

Blaugher & (1995)



BON GENRE / MAUVAIS GENRE

Est-il encore possible d'estimer que certaines catégories artistiques sont supérieures à d'autres ? Le rap par exemple, est-il un genre inférieur au jazz ? Et l'art contemporain dans tout ça ?

Le titre de ce débat soulève tout d'abord la question de savoir s'il y a des genres qui sont définitivement bons, par comparaison avec d'autres genres qui seraient mauvais. Elle soulève aussi le doute, fort bien exprimé par Croce, qu'il n'y a pas vraiment de genres, que toute la classification des genres est simplement une façon de parler, voire une façon trop floue, trompeuse, et contraignante de parler. Pour ce discours, il vaut peut-être mieux laisser ce doute de côté, en remarquant que dans la philosophie actuelle, prise par le tournant linguistique, une expression parlée peut être prise en compte comme un

phénomène réel. Revenons à notre question, "Y a-t-il des bons et des mauvais genres ?", il faut mieux définir quelle est sa signification précise. Elle peut se poser comme une question purement historique et empirique, ou comme une question essentielle liée à la nature intrinsèque des genres. Cependant, même dans l'optique historique, elle peut avoir deux significations différentes.

Premièrement, est-ce qu'il y a des genres qui, historiquement, étaient considérés comme bons, comme supérieurs à d'autres genres. La réponse évidente à cette question est "oui". Aristote a clairement affirmé que la tragédie était meilleure que le poème épique, et les deux meilleurs que la comédie. De la même manière, dans les anciennes cultures grecques et romaines, la sculpture était considérée comme un genre nettement plus noble que la peinture. Même dans nos temps plus égalitaires, personne ne considérerait que le genre littéraire du poème limerick est

égal au sonnet. Le polar bien qu'il soit fort aimé, n'est jamais considéré l'égal du *Bildungsroman*. Même dans la musique populaire, nous avons des distinctions évaluatives très marquées entre différents genres : le jazz est si bien considéré qu'il arrive presque au seuil d'une reconnaissance artistique complète. Le rap, malgré ses forts liens avec le jazz reste un genre artistiquement méprisé par nos arbitres culturels, mais pas aussi méprisé que la musique Country, qui est néanmoins devenue la musique la plus écoutée et la plus vendue aux Etats-Unis.

Mais deuxièmement, toujours sur le plan historique, on peut comprendre la question de bon genre/mauvais genre d'une manière différente : est-ce que les genres qui sont considérés comme meilleurs sont en fait esthétiquement supérieurs ? Certains sociologues qui voudraient identifier valeur esthétique et reconnaissance culturelle, ne veulent pas reconnaître que cette question peut se poser. Mais elle est quand même fortement posée dans notre société qui met en doute la vraie valeur de l'art contemporain, même s'il est culturellement valorisé et subventionné. Que peut signifier cette question de valeur réelle ? Si c'est une vraie question, c'est-à-dire une question qui peut recevoir une réponse positive ou négative, nous devons supposer la possibilité de vrais jugements esthétiques comparatifs, à travers les différents genres. Pour certains philosophes, c'est déjà trop supposer. Mais s'il n'y a pas d'évaluations vraies à travers des genres variés, la question de vraie valeur des genres n'a aucun sens. Quel sens peut-on donner à la question : un genre est-il vraiment meilleur qu'un autre ? La façon

la plus modérée et raisonnable de préciser cette question est la suivante : "Y a-t-il des genres qui ont réalisés régulièrement des œuvres d'art de meilleure qualité ?" ou, selon une formulation un peu plus différente, "Y a-t-il des genres qui ont réalisé régulièrement plus de chefs-d'œuvre ?". Ces formulations de la question sont modérées parce qu'elles peuvent fonctionner même si l'on considère les genres simplement comme des façons de parler, des classifications assez arbitraires, sans existence substantielle. Il me semble que, selon ces critères, on peut dire que certains genres sont meilleurs que d'autres. Si les tragédies ne sont pas toutes sans exception meilleures que les limericks, elle sont régulièrement meilleures et ont réalisé beaucoup plus de chefs-d'œuvre.

Mais la philosophie n'est normalement pas satisfaite par des réponses historiques. Elle ne cherche pas seulement à savoir si certains genres étaient considérés comme bons et ont réalisé de meilleures œuvres, mais plutôt à savoir si ces genres sont supérieurs par leur nature même, s'ils sont en principe meilleurs que les autres. Autrement dit, y a-t-il quelque chose dans la nature même des propriétés et des critères d'un genre qui rende ce genre bon ou mauvais par essence ? C'est différent de la question historique, parce que l'on peut avoir un genre qui historiquement a été considéré comme mauvais et qui n'a jamais réalisé de bonnes œuvres, mais qui a souffert de cet échec et de cette mauvaise réputation seulement du fait que ses possibilités esthétiques n'ont jamais été remarquées ni bien utilisées. Dans ce cas là, on dirait que le genre n'est pas mauvais par essence, mais plutôt par malchance.

Dire qu'un genre est bon par essence ne voudrait pas dire que tous les exemples du genre doivent être bons. Il faut nous laisser l'espace logique d'avoir des mauvais exemples de bons genres, et inversement aussi de bonnes œuvres dans les mauvais genres.

Conclusion : être un bon genre par essence veut dire être un genre dont les exigences et les conditions génériques ont tendance à promouvoir l'excellence esthétique, tandis que celles du mauvais genre mènent en principe à la mauvaise qualité.

Mais pouvons-nous déterminer quels sont les principes qui rendent un genre bon par essence ? Cela, à mon avis, est la question pratique qui donne du goût à ces analyses logiques assez arides. Considérons donc deux principes qui semblent plus prometteurs pour fixer la qualité de genre, mais qui sont, à mon avis, très problématiques. Selon le premier principe, étant donné que la valeur esthétique exige une richesse de qualité et de sens, les bons genres doivent être assez complexes pour y parvenir et plus le genre est complexe (si l'unité est aussi préservée), meilleur il est. Cependant, ce n'est pas facile de mesurer la complexité, et si l'on prend les moyens de mesure qui semblent les plus raisonnables, notre principe rencontre des échecs. Si la complexité des médias utilisés est la mesure, alors nous obtenons la conclusion bizarre que les genres mixtes comme l'opéra et la comédie musicale sont intrinsèquement meilleurs que le drame pur. Si nous restons à l'intérieur d'un seul médium artistique, nous sommes poussés à considérer que le triptyque doit être meilleur que l'œuvre unitaire (non cloisonnée), et que la poésie lyrique est intrinsèquement inférieure au roman qui comprend une pluralité de personnages et

de modes de discours. Ces conclusions ne sont pas acceptables. Même si l'on peut apprécier le plaidoyer de Bakhtin pour la valeur romanesque (type de l'hétéroglossia [la pluralité des discours]), on peut l'opposer à l'argument d'Aristote que le drame tragique est esthétiquement plus puissant que le poème épique parce qu'il évite le mode mixte de narration et de présentation du dernier. Malgré notre préférence pour la complexité, une préférence peut-être un peu trop scolastique, elle ne peut pas fournir le critère d'un bon genre.

Un deuxième principe pour déterminer les bons genres est le principe inductif. Si un bon genre est un genre qui a tendance à produire de bonnes œuvres, s'il en a déjà produit beaucoup, il continuera à le faire. Il y a deux problèmes avec ce principe. Le premier relève des problèmes généraux de l'induction. Les genres sont des produits historiques et peuvent se transformer avec le passage de temps. La performance passée ne garantit pas l'avenir même si la forme du genre n'est pas changée, des changements de sensibilité (chez les artistes ainsi que chez l'auditeur) peuvent miner cette qualité de performance du genre. L'art comme Adorno et Benjamin l'ont bien souligné dépend des transformations expérimentales plus générales dans la société, transformations qui peuvent réorganiser les valeurs comparatives des genres.

Le principe inductif souffre aussi d'un autre problème qui provient plus spécifiquement d'une dialectique intéressante entre réussite passée et potentiel futur. D'emblée, le fait qu'un certain genre ait longtemps réussi à réaliser de grandes œuvres devrait signaler qu'il peut continuer à le faire. Mais, en revanche, étant donné que les bonnes œuvres d'art exigent une

originalité, si des options créatives du genre ont déjà été longtemps et rigoureusement bien exploitées par ces bonnes œuvres, alors la gamme d'options pour une originalité continue est beaucoup réduite. Donc sa réussite passée mine, d'une certaine manière sa valeur future. Inversement, ce qui paraît être un mauvais genre par essence, parce qu'il n'a jamais utilisé ces possibilités, pourrait en fait se révéler, grâce à ce manque de réussite, comme plus capable de réaliser de bonnes œuvres avec une plus grande originalité. T. S. Eliot a développé cette ligne d'argumentation en expliquant pourquoi on ne pouvait plus écrire des œuvres classiques dans les genres classiques qui ont déjà produit leurs chefs-d'œuvre.

Donc, on ne voit pas de principes clairs et supra-historiques pour distinguer les bons genres des mauvais. Un genre qui serait considéré bon par essence pourrait admettre des exemples qui seraient mauvais : des mauvais genres peuvent produire de bonnes œuvres et, par là, peuvent même gagner le statut de bon genre. Le roman a déjà fait ce trajet dans les 18^{ème}-19^{ème} siècles, le cinéma est en train de le faire pour le nôtre.

La possibilité de bonnes œuvres à partir de genres considérés comme mauvais, dérive, il me semble, du concept plus large de l'art suggère un sens de valeur ou d'accomplissement. Un genre implique des normes et des valeurs qui structurent le genre. Il implique ainsi que ces normes et ces valeurs valent la peine d'être choisies et suivies par les artistes qui contiennent à créer à l'intérieur de ce genre. D'une manière presque darwiniste, la persistance des mauvais genres indique leur capacité de valeur. Étant donné que l'art de tout genre a

cette capacité (et que la distinction des bons et des mauvais genres résiste à la définition par principe et reste historiquement modifiable), il me semble plus intelligent de redéployer nos efforts esthétiques vis-à-vis des genres. Arrêter d'essayer de distinguer les bons genres des mauvais d'une manière totalisante et essentielle, tentatives menées dans le but de concentrer nos soins esthétiques seulement sur les bons genres et de persécuter les mauvais. Plutôt, étant donné ce que chaque genre devrait offrir de valeur possible, consacrons nos efforts en jugement comparatif à distinguer le bon du mauvais à l'intérieur du genre, afin que les valeurs de ce genre, même d'un mauvais genre, soient mieux appréciées, et même peut-être améliorées. Cette politique relève de mes positions pragmatiques et mélioristes. Si le but de l'esthétique est d'améliorer notre appréciation de l'art, et, peut-être, par cela, d'améliorer l'art en soi, nous devons concentrer nos efforts à trouver le meilleur de tout genre, même des mauvais.

Mon étude du rap dans *L'art à l'état vif* (Minuit 1992) était menée par cette logique esthétique, et non par l'illusion que le rap serait bien meilleur que tous les autres genres musicaux. Il ne faut pas, non plus, confondre cet intérêt compréhensif à l'égard des mauvais genres avec la revendication morale extrême qu'il ne faut jamais déclasser un genre ni aucune forme d'expression humaine, en l'étiquetant «mauvais» parce que tels jugements expriment en soi une injustice intolérable. Mon principe directeur n'est pas la correction politique, plutôt de l'hédonisme discriminant loin du nouveau puritanisme américain.

Richard Shusterman